



# Les **mirages** de la cité nippone - Villes, paysages et postmodernité

## Introduction : modèles et urbanité

Sur quoi repose le prestige d'une ville, ou ce qui l'instaure en modèle ? Voilà une question à laquelle on ne saurait donner de réponse trop nuancée. L'histoire montre en effet que si les modèles urbains ont circulé dans le monde, ce fut pour des raisons et dans des conditions fort diverses. Quoi de commun entre l'influence qu'eut le modèle milétien dans les colonies hellénistiques, plus tard celle de l'Urbs impériale, plus tard encore l'image de Rome sous la Contre-Réforme ? Entre le modèle que fut Chang'an, la ville-monde, pour les capitales du Japon antique et le prestige du Paris haussmannien chez les architectes nippons de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle ?

Une chose est toutefois certaine, c'est que la force des modèles urbains n'est jamais totalement découplée de la puissance matérielle. Une forme de ville ne circule qu'évocatrice d'une certaine substance et liée à certains vecteurs qui sont tangibles. La fascination que Tôkyô exerce aujourd'hui sur de nombreux concepteurs occidentaux - fascination d'autant plus remarquable qu'elle succède à des jugements esthétiques naguère largement négatifs - n'aurait de quoi surprendre que si l'on oubliait que cette ville est devenue la plus puissante et la plus riche de la planète. C'est là non seulement qu'un architecte, à l'échelle individuelle, a le plus de chances de faire de bonnes affaires, mais là aussi que de plus en plus, à l'échelle collective, se définissent les comportements qu'induit le progrès technique, là où convergent les biens marchands les plus précieux de l'humanité. Comme naguère New-York, et auparavant Londres et Paris.

Tôkyô n'a certes pas supplanté New-York, ni même Paris ou Londres, sur tous les plans et il est d'autres villes, comme Los Angeles ou Singapour, qui entendent bien accéder elles aussi aux premiers rôles. Toute ville mondiale est à certains égards, pour d'autres villes, un mirage plus ou moins captivant et chacune cherche sa propre voie pour se projeter dans l'avenir. Reste que certaines villes dominent leur époque. Paris, « capitale du XIX<sup>e</sup> siècle » (BENJAMIN), Tôkyô capitale du vingt-et-unième ?

Si ce devait être le cas, alors il faudrait s'attendre à ce qu'apparaisse dans nos villes un courant d'imitation de la

capitale nippone, ainsi que, voici peu d'années encore, d'aucuns voulaient transformer Paris à l'image des gratte-ciel new-yorkais. Jouent déjà en ce sens les propos enthousiastes que certaines de nos vedettes, comme Philippe STARCK, tiennent sur la liberté qui est celle du créateur de formes dans les villes japonaises. De fait, si l'on me permet de définir lapidairement le postmodernisme architectural comme la licence de faire n'importe quoi n'importe où, par contraste avec le modernisme qui aura été la compulsion de faire partout la même chose, alors la ville japonaise actuelle, et spécialement Tôkyô, est bien le parangon de la postmodernité.

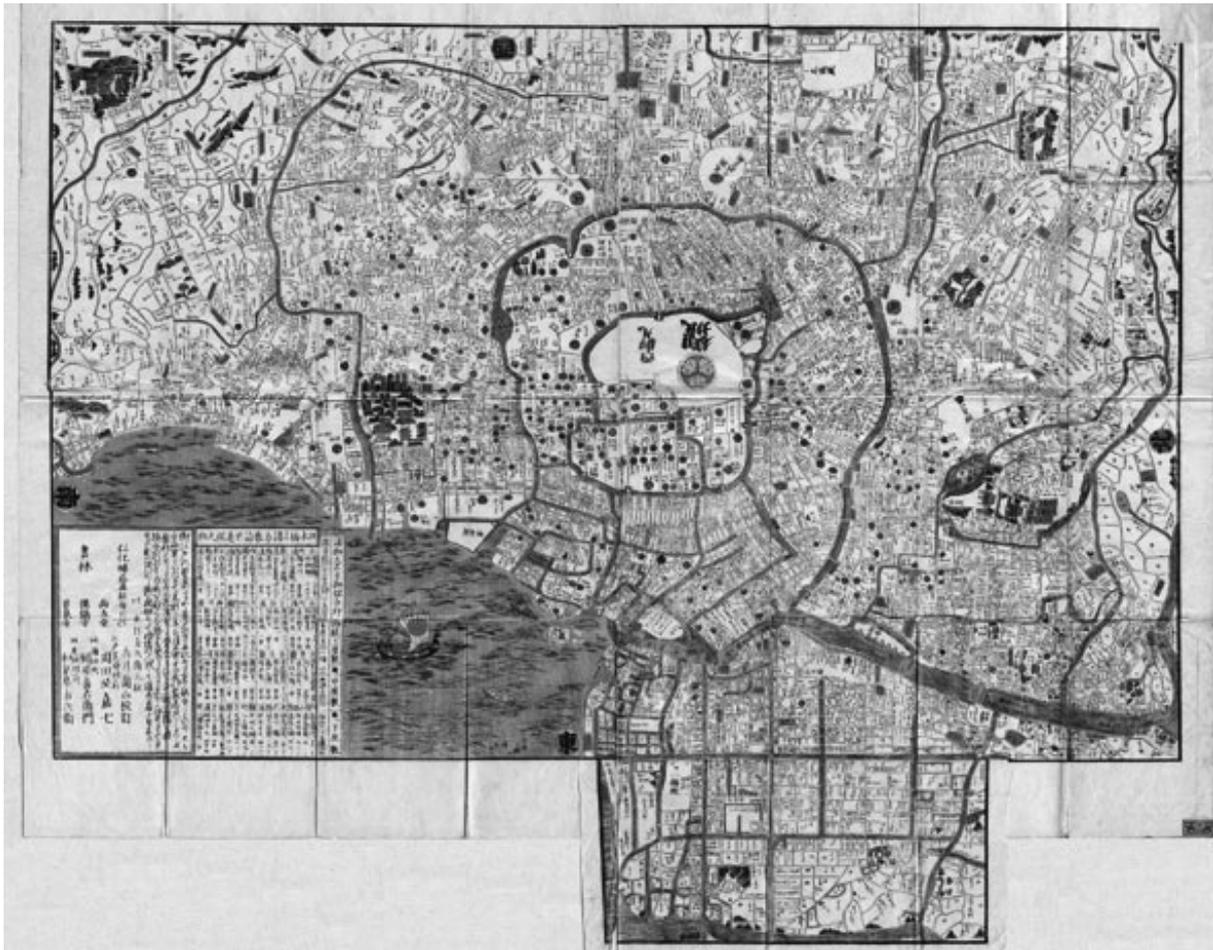
Le propos de cet article est de montrer que ce courant, s'il se développait jusqu'à instituer la capitale nippone en modèle, mettrait en danger non seulement le caractère de nos villes, mais jusqu'à leur sens : leur urbanité.

Cette prise de position a pour argument principal que l'urbanité ne se transfère pas. Certains de ses constituants, ainsi les formes architecturales, peuvent bien voyager ; de même les figures comportementales de l'urbanité, par exemple les manières polies de se tenir à table ; voire les façons urbaines de regarder et de penser, comme les goûts littéraires ou paysagers ; mais l'urbanité comme telle, qui intègre tous ces constituants pour en faire le sens d'une ville, ne peut pas être déplacée. En cas d'emprunt, le milieu d'accueil réintègre les éléments adoptés en d'autres compositions que celles du milieu d'origine ; ce qui a pour résultat de subvertir leur sens et de l'assimiler à l'urbanité de ce milieu d'accueil : une ville singulière.

C'est que, même éventuellement dérivées de modèles, les villes sont des lieux, sources de sens et pas seulement vecteurs d'un sens qui pourrait voyager comme le font certains de ses constituants, formels ou substantiels. Comme l'écrit excellemment Christian de PORTZAMPARC, « l'architecture n'est pas un langage, c'est un effet de présence (...). La ville, la civilisation urbaine, supposent cette distinction entre : là où c'est, et là où ce n'est pas »<sup>1</sup>. Il en va de l'urba-

<sup>1</sup> Christian de PORTZAMPARC : « L'architecture est d'essence mythique », in Institut Français d'Architecture : « Ville forme symbolique pouvoir projets », Mardaga, Liège-Bruxelles, 1986, pp. 32-59

Fig. 1 : Carte de Edo (Tôkyô) sous l'ère Koka 1844-1848 (le nord est à droite)  
(Document General Libraries - UT, Austin)



1

nité comme des villes : de même que Manhattan n'était pas au rendez-vous de Montparnasse, de même Tôkyô n'est définitivement pas Paris.

L'intérêt de l'exemple japonais, en l'affaire, ce n'est pas qu'il nous indiquerait la marche à suivre - encore que nous ayons beaucoup à en apprendre, au plan notamment de la gestion des comportements -, il est de nous permettre, par son étrangeté même, un certain recul susceptible de nous donner prise sur le sens de nos villes et par là de cultiver ce sens au lieu de le dilapider.

Le thème de l'urbanité, cependant, est bien trop vaste pour qu'il me soit possible d'en aborder ici tous les aspects. Je concentrerai donc mon propos sur ce qui touche au paysage urbain.

### Quels enseignements tirer du « paradigme nippon » ?

Ce qu'on peut appeler « paradigme nippon » d'un point de vue descriptif, c'est-à-dire pour caractériser une sorte d'idéal type de la spatialité japonaise<sup>2</sup>, tend aujourd'hui - prestige et richesse aidant - à s'imposer comme modèle : la ville japonaise, naguère perçue comme laide et désordonnée, devient une sorte d'attracteur qui fait rêver designers, architectes et sociologues du monde entier.

Tôkyô préfigure-t-elle vraiment la ville du XXI<sup>e</sup> siècle, comme le prétend l'architecte ASHIHARA Yoshinobu<sup>3</sup> (qui est loin d'être le seul) ? Et trouverons-nous une issue aux problèmes de nos villes en imitant ce qui se fait là-bas ? L'exemple du Japon lui-même conduit à répondre catégoriquement : non. Non, pour l'essentiel ; mais à coup sûr oui pour certains procédés<sup>4</sup>.

L'expérience de la modernisation des villes japonaises, qui s'est faite à l'école de l'Occident, montre en effet qu'au delà de l'application ponctuelle de certaines techniques, l'urbanisme à l'europpéenne n'a jamais véritablement pris au Japon. Cela en raison de tendances profondes, aujourd'hui assez

<sup>2</sup> Du moins telle que je l'ai définie dans « Vivre l'espace au Japon » (PUF, Paris, 1982)

<sup>3</sup> Dans son ouvrage de 1986 (« Le sauvage et l'artifice »), Augustin BERQUE annonce en note qu'il donne tous les noms complets japonais dans leur ordre conventionnel - soit le patronyme avant le prénom - et que pour éviter toute confusion, chaque patronyme cité dans le texte apparaît en capitales. Nous avons suivi cet usage dans la préparation du texte (ndlr.).

<sup>4</sup> Par exemple ceux qu'ont permis d'identifier les échanges franco-japonais inter-collectivités locales organisés dans le cadre du programme « Aménités urbaines » coordonné par Rémi PERELMAN au ministère des Affaires Etrangères (DGRCSST) depuis 1985. Globalement, au Japon, les populations sont mieux mobilisées pour l'amélioration du cadre de vie qu'en France, mais cela suivant des recettes locales fort variées.

bien connues, qu'il eût été sans doute plus opportun de gérer et de déployer que de contrecarrer en y plaquant des modèles étrangers ; car le résultat de ces placages a été une perte de sens - une détérioration de l'urbanité nipponne.

Le syncrétisme nippon s'en accommode certes relativement bien : perdurant ici et là, les référents de cette urbanité permettent encore à l'ensemble de fonctionner sans accroc. Mais cette première leçon s'impose : dans une société qui, comme la nôtre, n'est pas portée au syncrétisme, une telle digestion est impossible. Déjà critiquable au Japon même, la voie suivie par ce pays serait catastrophique pour nos villes.

Catastrophique ? Oui, parce qu'une telle voie est foncièrement étrangère à l'urbanité européenne. Elle n'a été praticable au Japon que dans la mesure où l'urbanité de ce pays n'est pas la nôtre, sur aucun des trois plans où il convient d'appréhender le terme d'*urbanité* :

- le *sens de la ville* comme façon d'être dans sa tête (l'idée ou la signification des choses de la ville) ;
- le *sens de la ville* comme façon de la ressentir (la sensation / perception / représentation de l'environnement urbain) ;
- le *sens de la ville* comme tendance évolutive de ses formes propres (formes architecturales et formes comportementales).

Agir sur l'un des trois plans sans considérer les autres - ce à quoi se ramène largement l'expérience vécue par le Japon moderne -, c'est immanquablement désemperer l'unité de sens de la ville. Le Japon a pu se le permettre et nous ne le pourrions pas, dans la mesure où la médiance nipponne, c'est-à-dire le sens de la relation de la société japonaise à la nature et à l'espace, a institué son urbanité dans d'autres termes que les nôtres.

*La relation de la ville japonaise à la nature n'est pas la nôtre.*

La ville apparaît au Japon au VII<sup>e</sup> siècle, par placage du paradigme impérial chinois, dans une culture qui ignorait totalement les villes<sup>5</sup>. Ce placage a mis directement en contact l'urbanité la plus raffinée avec un fond rural animiste, qui l'a imprégnée. Le vocabulaire, les arts, la religion, les techniques ont institué la nature en référent de l'urbanité ; référence qui s'est manifestée tout au long de l'histoire du Japon en une suite d'expressions dont la plus récente, et la plus immédiate, est l'étalement indéfini de la mégalopole du Tôkaidô, où ville et campagne se fondent.

<sup>5</sup> Encore que cette certitude soit ébranlée, ces derniers temps, par des données archéologiques nouvelles. Le site de Yoshinogari (Saga-ken, Kyūshū), par exemple, pourrait bien témoigner de l'existence d'une ville à l'époque Yayoi (-300 à +300). La question est controversée, v. *Asahi Shinbun*, 1/02/1990 AM p.4

Tout au contraire, l'urbanité européenne s'est instituée et perpétuée dans la distinction, pour nous fondatrice de sens, entre la ville et la non-ville (i.e. la campagne ou la nature). Ce que d'aucuns, chez nous, appellent « mort de la ville » est essentiellement dû au brouillage de cette distinction. Or, ce n'est pas seulement la ville qui est ainsi mise en jeu, mais tout notre rapport au monde ; car notre écoumène<sup>6</sup>, dans son ensemble, n'a elle-même pris sens que dans cette distinction.

L'écoumène japonaise, quant à elle, a pris sens dans un gradient où les profondeurs de l'espace sauvage, à travers toutes sortes de métaphores, demeurent un repère fondamental ; c'est ce que l'architecte MAKI Fumihiko appelle « oku ». Dans une telle écoumène, la ville se définira par une polarisation inverse à celle de l'« oku », plutôt que par démarcation vis-à-vis de la non-ville.

Aussi, des phénomènes modernes comme l'étalement urbain ou l'exurbanisation (ou rurbanisation) sont-ils loin d'avoir, sur le sens de la ville, les mêmes conséquences en France et au Japon. L'idéologie naturiste (vivre au plus près de la nature) qui s'exprime chez une bonne partie des citadins, en France comme au Japon (par exemple dans le désir de posséder un pavillon à jardin), ne peut donc être prise en compte dans les mêmes termes, plus ou moins dérivés d'Ebenezer HOWARD<sup>7</sup>. Il faut voir que dans un cas (le Japon), l'exurbanisation qui en résulte ne fait que transposer métaphoriquement un gradient issu lui-même d'une suite de métaphores, tandis que dans l'autre cas (la France), c'est une distinction fondatrice qui éclate et s'éparpille dans le non-sens. Voilà bien pourquoi le terme de « banlieue », si péjoratif en français, n'a pas en japonais d'équivalent courant, ni surtout les mêmes connotations négatives. La qualité attributive de nos banlieues - à savoir une décisive pénurie d'ur-

<sup>6</sup> Pour la géographie moderne, le terme « écoumène, oekoumène ou oecoumène » signifie « partie de la terre occupée par l'humanité », avec une orthographe et un genre (généralement masculin) mal fixés. Partant du vieux grec « oikoumenê » (de « oikêô », habiter), Augustin BERQUE lui rend « son genre féminin, qui en fait à la fois de la terre et de l'humanité : ce en quoi la terre est humaine, et terrestre l'humanité ». Pour l'auteur, le terme désigne donc une relation qui est « indissolublement géographique et ontologique ». Il s'agit de « la relation à la fois écologique, technique et symbolique de l'humanité à l'étendue terrestre. Elle ne se borne pas à la matérialité de l'étant physique (...), ni à celle de sa population humaine - toutes choses que nous savons mesurer depuis belle lurette. L'écoumène, c'est nécessairement cela, mais c'est aussi, et non moins nécessairement, le déploiement existentiel qui se poursuit en chaque être humain, et qui de ce fait a toujours excédé la définition géométrique des corps. » (ndlr. / citations tirées de BERQUE Augustin : « Écoumène - Introduction à l'étude des milieux humains », Paris, Belin, 2000, pp. 13-14)

<sup>7</sup> Voir Augustin BERQUE : « Destin au Japon de la garden city howardienne », in Ignacy SACHS (dir.) : « Pourquoi faire les villes ? », Nouvelle Encyclopédie Diderot, PUF, Paris, 1994



2

banité - n'est pas concevable au Japon, où la ville ne fait que se diluer progressivement vers l'extérieur, avec de multiples provignements d'urbanité qui, à leur tour, sont inconcevables en termes de banlieues (surtout de cité-jardins)<sup>8</sup>.

*La relation de la ville japonaise à l'espace n'est pas la nôtre.*

Dans la tradition du paradigme impérial chinois, le Japon s'est appliqué à plusieurs reprises, au cours de son histoire, des modèles urbains géométriques, à coordonnées cartésiennes (cardinales, ou au moins orthogonales), ou même polaires (à diagonales), après 1868, à l'imitation de l'Occident.

Or ces modèles géométriques apparaissent en fin de compte comme des fragments, plus ou moins étendus, isolés au sein d'une tendance contraire, plus profonde et plus générale, à organiser les lieux selon des rapports de proximité ou de topologie. A Edo (Tôkyô) par exemple, bien que la ville basse ait été carroyée selon un plan orthogonal, celui-ci s'est fragmenté en une mosaïque dont les éléments, diversement orientés, ont pris pour référents des repères concrets, comme le mont Fuji ou le donjon du château shôgunal.

C'est ce même topologisme qui tend aujourd'hui à s'instaurer en paradigme, à travers les écrits d'architectes comme SHINOHARA Kazuo, JINNAI Hidenobu ou MAKI Fumihiko, par exemple. Ce qui s'exprime là est un lococentrisme absolument étranger au logocentrisme, ou goût de la raison, qui a dominé l'histoire de l'Occident. Autrement dit, au Japon, la situation prévaut sur les principes. Il y a incontestablement dans cette tradition de nombreux éléments qui, transposés chez nous, aideraient à redonner du sens aux lieux qu'a niés l'utopie rationaliste de l'espace universel (*i. e.* newtonien : homogène, isotrope, infini) propre au mouvement moderne en architecture.

Toutefois, il importe de distinguer soigneusement ce lococentrisme de ce qu'a donné, dans le Japon d'aujourd'hui, son croisement avec l'espace du projet moderne : à savoir une totale indifférence du lieu à son contexte. Le chaos qui en

résulte ne manque certes pas d'apologistes, comme SHINOHARA Kazuo avec son concept d'«anarchie progressive». Il faut bien voir cependant que ladite anarchie a non seulement trahi le contextualisme inhérent à la topologie traditionnelle des villes japonaises, mais qu'elle est absolument contraire aux principes de l'urbanité européenne. Gober tels quels des slogans de bazar comme «Tôkyô : chaos créatif» (titre de couverture de *Japan Echo*, vol XIV, 1987), comme y sont naïvement portés de nombreux jeunes architectes français, ce serait envoyer nos villes à l'abattoir. Viable dans l'espace nippon, qui dès l'origine s'est placé sous le signe du devenir, l'«anarchie progressive» est antinomique de l'accent que notre civilisation a mis sur l'être : elle est proprement insensée.

### Que voit-on du « point de vue de la médiance »<sup>9</sup> ?

Dire qu'un paradigme nippon ne vaudrait pas pour nos villes, c'est exprimer la conviction que l'urbanité - comme sens de la ville - n'est pas transposable. L'histoire du Japon le montre ; et c'est également ce dont peut convaincre l'acquis de la géographie culturelle<sup>10</sup> : d'un milieu à l'autre, ce que l'on peut transposer, ce ne sont que des éléments décontextualisés, lesquels sont resémantisés, dans un autre sens, en fonction d'un nouveau contexte.

Voilà qui laisse la porte ouverte aux échanges, mais pas à la singerie, qui n'est qu'un jeu de signes. Cette façon de voir n'est du reste nullement fixiste. Du point de vue de la médiance, le sens évolue ; cela par définition même, rappelons-le (sens = signification ET sensation/perception/repré-

<sup>8</sup> Voir par exemple les articles de JINNAI Hidenobu, KAWAZOE Noboru et Guy BURGEL in A. BERQUE (Dir.) : « La Qualité de la ville - Urbanité française, urbanité nipponne » (Maison franco-japonaise, Tôkyô, 1987)

<sup>10</sup> V. Peter J. HUGILL et D. Bruce DICKSON (dir.) : « The Transfer and Transformation of Ideas and Material Culture » (College Station, Texas A & M University Press, 1988)

sensation ET tendance évolutive, le tout unitairement). De ce point de vue, l'on ne peut qu'entériner le fait que notre habitat évolue et souhaiter qu'il le fasse. Il serait néfaste de bloquer artificiellement cette évolution, mais tout aussi néfaste de lui lâcher les rênes; ce qui s'impose, c'est d'en reconnaître le sens, pour mieux gérer ce sens et pour le déployer.

Le sens d'un milieu, ou plus spécialement d'une ville (une médiancée, ou plus spécialement une urbanité), c'est une *réalité mésologique*, à mi-chemin entre les réalités physiques de l'environnement et les réalités phénoménales du paysage. Cette réalité fonctionne selon ses lois propres, qui en tant que telles ne sont pas réductibles à celles de l'écologie, ni à celles de la phénoménologie - même si l'apport de l'une et de l'autre est nécessaire pour cerner les limites d'un milieu.

C'est qu'il ne suffit pas d'ajouter le point de vue de l'artiste à celui de l'ingénieur pour avoir prise sur le sens de la ville. Il faut analyser en tant que telles les *prises* (ces réalités *trajectives*, ni seulement objectives, ni seulement subjectives) qui se sont constituées historiquement et, ce faisant, ont donné sens à la ville: des agréments, des nuisances, des contraintes, des ressources, des risques, des habitats..., toutes entités mésologiques qui ne valent ni seulement du point de vue physique (car ce ne sont pas seulement des choses), ni seulement du point de vue phénoménologique (car ce ne sont pas seulement des apparences).

J'ai argumenté ailleurs<sup>11</sup> ces affirmations, trop abruptes ici. Sans détailler les mécanismes de la *trajection* - soit le trajet réversible et générateur de sens, entre le physique et le phénoménal - qui fait historiquement accéder à la réalité ces prises, disons simplement que leur effectuation évolue sans cesse. Il ne faut donc pas confondre l'urbanité avec le patrimoine, mais il faut encore moins l'y opposer, car elle l'englobe et l'entraîne, en un sens qui jamais ne se fige: la médiancée d'un certain milieu.

Le processus qui s'est amorcé avec l'invention des géométries non euclidiennes et s'est développé jusqu'à la récente dénonciation de l'espace universel du « style international », c'est-à-dire le délabrement progressif du paradigme occidental moderne-classique, a fini par rendre impossible de juxtaposer, en une simple addition, le point de vue de l'ingénieur et celui de l'artiste. Nous devons aujourd'hui les intégrer. Ne plus abstraire le factuel du sensible, le quantitatif du qualitatif, l'écologique du symbolique. Aussi bien assistons-nous à de multiples mouvements qui tendent à recomposer ce que

la modernité avait dissocié: le fait et la valeur, la fonction et le sens, l'environnement et le paysage. La concomitance (qui n'est certes pas encore l'intégration) du néo-régionalisme architectural, de l'écologisme et de la demande de paysage, par exemple, témoigne que notre société est en train de rassembler les éléments du sens que l'utopie moderne avait abolis dans son espace universel.

S'agit-il seulement de simulacres? On peut le craindre, si l'on s'en tient à une vision étriquée du sens qui réduirait celui-ci, comme naguère la sémiologie, au seul étage de la signification.

Je préfère voir - prospective et pensée désirante - que les mouvements susdits, en ce qu'il tendent à reconstituer l'horizon phénoménal d'unités paysagères, sont potentiellement en prise avec une réalité physique profonde. En effet, la finitude des écosystèmes et de la biosphère a désormais établi en termes de sciences de la nature que l'espace universel de l'utopie moderne ne peut pas exister sur Terre. Ce qui existe sur notre planète, ce sont des milieux. Des milieux qui se sont définis, trajectivement, à la fois du point de vue factuel (en tant qu'écosystèmes) et du point de vue sensible (par un horizon phénoménologique). En d'autres termes, le point de vue de HUSSERL (« La terre ne se meut pas », 1934) est désormais fondé par le point de vue de GALILÉE (« Et pourtant elle tourne », 1636) et non plus par le mythe. Entre les deux, il n'y a pas cette aporie, ce vide que la modernité avait instauré; il y a du sens - un sens qui tend à la requalification de l'environnement en paysages et de l'espace en lieux. Bref, à l'avènement de milieux nouveaux, à de nouvelles échelles d'espace et de temps, mais bien pourvus de sens.

Du point de vue de la médiancée, une prospective de l'habitat urbain devrait oeuvrer à cette charnière du sens de la ville: les prises qui ont réalisé ce sens, afin d'en repérer les continuités, les crises, les avatars, en s'inspirant du courant qui se dessine sous nos yeux pour s'y greffer et tant soit peu le guider. La société, comme les urbanistes, a redécouvert le qualitatif: fort bien! Mais avant tout, soyons conscients qu'il ne s'agit pas là que d'un jeu de signes. Singer la ville n'est pas lui donner un sens. Il faut aller au plus profond - la relation de notre société à l'espace et à la nature - pour avoir prise sur le sens de la ville.

### Conclusion : la cité où le regard se voit

En couverture du monumental recueil de la Mission photographique de la DATAR<sup>12</sup>, une photographie de Holger TRÜLZSCH montre un personnage vu de dos à contre-jour, qui regarde la mer à la terrasse d'un café. Les proportions indiquent clairement que le thème de cette image n'est pas

<sup>11</sup> Voir en bibliographie BERQUE 1986 et 2000 (1990)

<sup>12</sup> Voir la couverture de *Paysages Photographies*, en France les années quatre-vingt: la Mission photographique de la DATAR (Paris, Hazan, 1998)

le paysage, mais le regard du spectateur sur le paysage. Voyons-y un symbole de la mise en abîme du sujet postmoderne : ici en effet le sujet se toise à distance, de dos, metteur en scène de lui-même. Au delà du paysage moderne, nous sommes là désormais dans un pays où le regard se voit.

Ce pays, semble-t-il, le Japon l'avait déjà découvert au XV<sup>e</sup> siècle. En effet, ZEAMI (1364-1443), dans ses écrits théoriques sur le nô, parle de la nécessité du « riken no ken », mot à mot « le regard du regard éloigné », par lequel le véritable acteur doit toujours voir sa propre figure de loin et même se voir dans son propre dos. En contrastant ce regard éloigné au « gaken », ou « regard que porte le moi », ZEAMI semble établir une distinction homologue à celle que nous pourrions faire entre l'*intuitus* cartésien, qui centralisait le monde sous le regard du sujet moderne, et notre postmoderne mise en abîme, qui décentre le sujet lui-même.

De telles homologues sont utiles pour relativiser le paradigme occidental moderne-classique ; mais ne cherchons pas davantage dans le Japon du XV<sup>e</sup> siècle, la clef de la postmodernité. Le regard éloigné de ZEAMI n'outrepasse en rien le sujet moderne, car celui-ci implique une objectivation du monde qui ne s'est produite qu'en Europe. Il en va de même des rapprochements que j'ai faits plus haut. La tradition nipponne n'est pas au-delà de la modernité. Elle est ou bien en deçà, autrement dit banalement prémoderne, ou bien à côté : *transmoderne*, comme effectivement semble le suggérer l'aisance avec laquelle le Japon d'aujourd'hui s'adapte au délabrement du paradigme susdit, où l'Occident s'empêtre.

Cette résilience de l'identité nipponne, vrai miroir aux alouettes, ferait oublier que le Japon ne doit son essor contemporain qu'à de drastiques réformes de son patrimoine culturel. Par juxtaposition parfois de l'archaïque à l'actuel, par recomposition le plus souvent et par dénaturation même dans de nombreux cas, tels le paysage urbain notamment. Le

lococentrisme topologique propre à la tradition des villes japonaises, sous l'effet de la raison instrumentale apprise de l'Occident, s'est mué en une véritable cécité à l'égard des formes du contexte. La tradition topologique, voire holo-nique, que certains font valoir en l'affaire, n'est que l'alibi d'une démission moderne à l'égard de la morphologie urbaine. Pour entrer à moindre prix dans la modernité, les Japonais ont en effet banni les villes du champ de leur sensibilité paysagère : ils ont cessé, pour n'en pas voir la croissante laideur, de se les représenter - en peinture comme en littérature - et même, semble-t-il, d'en rêver<sup>13</sup>.

C'est ce que ne savent pas les alouettes occidentales - ou autres - qui, fascinées par la performance nipponne, avalent toute crue la mythologie de formules à la mode, comme la « beauté du chaos » (dont serait douée Tôkyô, en particulier) ; c'est en revanche ce que savent bien ceux des Japonais qui ont continué de poser sur eux-mêmes un regard éloigné<sup>14</sup>. Ceux-là mesurent la distance irréversible que le Japon a parcourue en se modernisant. Eux seuls, et non leurs ancêtres, peuvent nous aider à reconnaître, au-delà de la modernité, la cité où le regard se voit.

Augustin Berque, géographe  
Directeur d'études à l'École des Hautes études en sciences sociales  
105, Bd Raspail, F - 75006 Paris

#### Bibliographie indicative

- ASHIHARA YOSHINOBU : « Kakureta chitsujo », Tôkyô, Chuokoronsha, 1986, (trad. : « The Hidden Order », Tôkyô, Kodansha International, 1989)  
BEL JEAN : « L'espace dans la société urbaine japonaise », Paris, Publications orientalistes de France, 1980  
BERQUE AUGUSTIN : « Vivre l'espace au Japon », PUF, Paris, 1982 ; réédité avec la collaboration de Maurice Sauzet sous le titre « Le Sens de l'espace au Japon - Vivre penser, bâtir », Paris, Arguments, 2004  
BERQUE AUGUSTIN : « Le sauvage et l'artifice - Les Japonais devant la nature », Paris, Gallimard, 1986  
BERQUE AUGUSTIN (dir.) : « La Qualité de la ville - Urbanité française, urbanité nipponne », Tôkyô, Maison franco-japonaise, 1987  
BERQUE AUGUSTIN : « Médiance : de milieux en paysages », Paris, Belin/RECLUS, 2000 (1<sup>ère</sup> éd. 1990)  
BERQUE AUGUSTIN (dir.) : « La maîtrise de la ville - Urbanité française, urbanité nipponne II », Paris, Editions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1994  
BERQUE AUGUSTIN : « Du geste à la cité - Formes urbaines et lien social au Japon », Paris, Gallimard, 1993  
BERQUE AUGUSTIN : « Écoumène - Introduction à l'étude des milieux humains », Paris, Belin, 2000  
INOUE MITSUO : « Nihon kenchiku no kûkan », Kajima Shuppankai, Tôkyô, (trad. « Space in Japanese Architecture », New-York, Weatherhill, 1969)  
JINNAI HIDENOBU : « Edo-Tôkyô no mikata shirabekata », Tôkyô, Kajima Shuppankai, 1989  
MAKI FUMIHIKO (dir.) : « Miegakure suru toshi », Tôkyô, Kajima Shuppankai, 1980  
SHINOHARA KAZUO : « D'anarchie en bruit aléatoire », in A. BERQUE : « La Qualité de la ville - Urbanité française, urbanité nipponne », Maison franco-japonaise, Tôkyô, 1987, pp. 103-111

<sup>13</sup> Sur cette absence du paysage urbain dans la sensibilité des Japonais, voir Jean BEL (1980). Pour BEL, au Japon, l'urbain est coupé de l'esthétique. Sur l'absence du paysage urbain dans la littérature contemporaine, voir OKUNO Takeo : « Bungaku ni okeru genfûkei » (Shûeisha, Tôkyô, 1972)

<sup>14</sup> En témoignent les affres des intellectuels de l'époque Meiji-Taishô (1868-1925) telles que les analyse KARATANI Kôjin : « Nihon kindai bungaku no kigen », Kodansha, Tôkyô, 1980. Chez les écrivains, la « découverte du paysage » (*i. e.* du regard européen moderne sur l'environnement) s'est accompagnée d'un bouleversement du rapport du sujet au monde. Il est assez clair cependant que ce phénomène n'a pas atteint la masse de la population. Le paysage urbain a été redécouvert au Japon dans les années quatre-vingt, cette fois massivement, mais dans des termes irréductibles à notre idée (moderne) du paysage. Ils semblent en effet relever davantage du « paysage à vivre », soit de la coenesthésie, que du visuel (le « paysage à voir »). Sur ce point, voir les enquêtes et les analyses de NARUMI Kunihiro (dir.) : « Keikan kara no machizukuri » (Gakugei Shuppansha, Kyoto, 1988)